

Papa, Maman, nous, et le cimetière

Par G.N.C.D. JJR 65



Novembre approche, et, comme tous les ans, ma femme et moi allons bientôt présenter nos respects à mes parents dans leur sépulture commune.

Natsuki n'a jamais aimé les cimetières traditionnels. Il faut dire que dans son pays natal, les cimetières sont moins fréquents et visibles qu'en Europe, de par la pratique généralisée de la crémation. Elle ne m'en accompagne pas moins à la visite annuelle à mes parents décédés, et c'est toujours elle qui me rappelle qu'il faut y aller bientôt, tout comme elle va systématiquement voir l'emplacement de l'urne funéraire de son père, à chacun de ses retours au Japon.

Contrairement à ma femme, je ne me suis jamais senti peu à l'aise dans un cimetière. Je n'ose dire « au contraire », car, comme pour quelques amis de jeunesse, le cimetière familial était – et est encore je l'espère - derrière la maison traditionnelle, celle de l'encens et du feu (nhà hương hỏa). Dans les années 1950, à chaque fois que nous allions à Bà Rịa, l'un des buts était non seulement de revoir nos cousins et tantes du côté maternel (et d'aller à la plage à Long Hai ou au Cap St Jacques !) , mais également d'aller allumer de l'encens sur la tombe de mes ancêtres maternels.



Derrière la maison, pas trop loin, entourées de quelques rizières minuscules (on était à la limite de la ville) et sous le feu ardent du soleil tropical se trouvaient quelques tombes. On y allait, tout naturellement, et même dans le rire, car, et nous le savons tous, les morts et les vivants cohabitent dans l'harmonie, au pays natal. Probablement moins de nos jours, avec les dizaines de milliers d'âmes errantes en quête de sérénité dans une tombe, même quarante ans après la guerre inter-vietnamienne et la conquête militaire du Sud par le Nord. De retour dans la maison familiale, nous admirions – je

m'en souviens parfaitement – un magnifique cercueil bien vernis, dans une salle attenante. Vous vous en souvenez, nos anciens préparaient longtemps à l'avance leur départ définitif...

Et, à Saigon, régulièrement, nous allions avec mes parents au cimetière de la rue Massiges où reposait la plus grande de mes soeurs, décédée avant ma naissance. Cette grande sœur, Thu (« Automne ») de son prénom, nous la craignions un peu, simplement parce que nous ne l'avions jamais vue, et pour cause. Seul notre frère aîné l'a – un peu – connu, puisqu'elle a quitté ce monde quand il avait 3 ans. Réunie autour de la petite tombe bien plate et très basse, notre famille – ou plus exactement mes parents – méditait. Ni Papa ni Maman ne semblaient émus, peut-être parce que plus d'une décennie était passée depuis le décès de leur fille aînée. Ma mère nettoyait soigneusement les mauvaises herbes à la surface (composée simplement de terre tassée) de la tombe, qui ne comportait pas de plaque tombale, mais seulement un pourtour en marbre avec, à la place de la tête, une sorte d'« oreiller », en marbre également. Tombe sobre et tellement parlante pour un petit être n'ayant pas connu longtemps ce monde.

Ensuite, Papa et Maman nous entraînaient dans les allées de ce cimetière toujours bien entretenu. Mes parents, sans le montrer, nous donnaient possiblement un cours d'histoire locale, car ils nous faisaient voir les tombes de nombre d'acteurs importants – ou non - de la vie vietnamienne d'antan. Me reviennent à l'esprit – mais est-il encore clair ? – les tombes de Thái Lập Thành, de Francis Garnier, des De La Chevrotière et de tant d'autres, minuscules cailloux ou gros rochers ayant parsemé le cours cahotique de l'histoire contemporaine du Viet Nam. De ces promenades quelque peu spéciales m'est resté le plaisir (il n'y a pas d'autre terme) de déambuler dans les cimetières du Père-Lachaise ou de Montparnasse, à Paris, bien plus tard : leurs monuments funéraires me font penser à ceux du cimetière de l'ancienne rue Massiges à Saigon, désormais le parc Le Van Tam.

Plus tard, au début des années 1980 (en 1983 pour être précis), à Paris, chacun de nous fut remué profondément par une mesure plus que choquante : il fallut verser de l'argent aux autorités communistes pour qu'ils donnent la permission à quelques vieux cousins restés sur place d'effectuer le transfert des cendres de ma sœur : le cimetière allait être rasé pour en faire un jardin public. Les cendres non réclamés allaient être jetés au charnier, en grande banlieue. Des autorités pensant à établir un jardin public « pour la beauté de la ville » au tout début des années 1980, dans un pays où le respect du aux morts est fondamental, et alors que le pays était en train de mendier partout des subsides étrangers, avant de devoir appliquer l'ouverture économique 2 ou 3 ans après sous peine de voir « le parti » sans le sou....Ma famille ne sut s'il fallait en rire ou en pleurer, mais paya pour ce qui n'était qu'une simple extorsion de fonds : les autres cimetières n'ont pas été touchés...

Pleurer ? J'ai vu pleurer mon père en l'accompagnant vers la tombe de ma mère, à Thiais, longtemps, après l'enterrement. Cette fois-ci, là, il n'était plus question de promenade mais d'un trajet me paraissant sinistre dans les allées encore récentes (en 1992) de ce cimetière. Je dus, à la place de mon grand frère, remercier l'assistance de s'être déplacée pour ma mère sous le vent automnal, en n'ayant plus une seule larme, car les ayant trop versées.

Et malheureusement, je n'ai pu assister aux obsèques de mon père, car en déplacement à l'étranger à ce moment-là. Ce père que j'avais quitté une semaine plus tôt apparemment en bonne santé, je dus en visiter une dernière fois le cœur serré l'appartement, pour reprendre quelques unes de mes affaires personnelles y stockées. Simplement parce qu'ayant eu un trou professionnel, il m'avait recueilli chez lui quelques années afin que je pûs redémarrer à zéro. Seul un père fait ce geste.

Et maintenant, ce sera mon tour, dans la sérénité parfaite.

A vous qui me lisez, est-il besoin de préciser que si je parle de cimetière et donc de choses peu gaies, c'est non pour parler de la mort, mais bel et bien pour parler de la vie, cette vie qui nous est encore donnée pour de longues années ? Cette vie, nous pouvons enfin en apprécier les charmes puisque désormais retraités, en majorité. Cette vie, nos parents la savaient nécessairement et toujours trop courte, aussi essayaient-ils de nous rendre coutumière l'idée du passage bref sur terre. Tel est du moins l'impression profonde que j'ai gardée, plus de six décennies après nos « promenades » au cimetière de la rue Massiges avec Papa, Maman et mes frères et sœurs. Tel est du moins l'impression, oui...